



Vous lisez

Pratiques des sites, usages des réseaux

Le social bookmarking, héritages culturels, appropriations médiatiques



en mode Zen

[Sortir du mode Zen](#)

Étienne Candell

Publié dans

DOCUMENT NUMÉRIQUE

2008/1-2 (Vol. 11)

Éditeur

Lavoisier

Page 145-170

1 - INTRODUCTION

[1] L'émergence d'un ensemble de discours sur le « web...

[2] Propositions de traduction issues de Wikipedia (URL :...

[3] Le suffixe -ing indique la substantivation du verbe...

[4] La fortune du syntagme « web 2.0 » n'a d'égal que son...

[5] Du « Web 2.0 », nous ne donnerons pas de définition....

Social bookmarking : pour cette pratique des réseaux, pratique d'abord américaine, décrite comme l'une des composantes exemplaires du « web 2.0 » [1], il n'existe pas d'équivalent français adéquat : les termes de « marque-page social », « navigation sociale », « partage de signets » [2] ne reflètent que partiellement, et souvent de manière confuse, les spécificités de cette expression. En particulier, la dénomination anglo-saxonne réfère à une *action*, ou plus précisément à une *activité* [3]. De ce fait, on rencontre souvent, plutôt que des efforts de traduction très approximatifs, des cas de conservation de ces termes dans un anglicisme : l'expression est francisée à la marge, l'adjectif se retrouvant postposé dans un « bookmarking social » peu gracieux, mais qui offre l'avantage de conserver la valeur aspectuelle du terme.

Tous ces efforts de dénomination et de désignation de la notion achoppent sur le problème de la conception de la pratique elle-même : il est perceptible qu'une pratique documentaire individuelle – portée par la référence au « signet », au « favori » –, la pratique du *bookmarking*, reçoit, dans le cadre des innovations du « web 2.0 », une dimension collective. Ce que laisse entendre l'ajout de l'adjectif « social », c'est que la pratique se donnerait désormais l'horizon de la collectivité, la **VISÉE** ⁴ d'un public de pairs [4]. Sous l'effet de l'imaginaire du collectif porté par les représentations du « web 2.0 » [5], le signet *deviendrait* « social », c'est-à-dire que sa production et sa fonction seraient désormais pensées sous les catégories et les dynamiques du collectif, du groupe et de la communauté. Se

déploie ainsi toute sémantique de la transformation, de l'évolution, de l'innovation : faire du signet « social », ce serait en fait « socialiser » la pratique du signet, lui ajouter une composante collective, et supposer que cette pratique était d'abord purement individuelle, privée, subjective, avant d'affirmer qu'elle sera désormais collective, publique, objective. Dans le transfert des pratiques de la sphère individuelle aux horizons du collectif, c'est la pensée d'une rupture qui tend à s'installer.

A la mise en mots de cette pensée d'une rupture dans la pratique **CULTURELLE**³ s'ajoute l'affirmation d'une évolution dans les dispositifs techniques. En regroupant blogs, réseaux sociaux, flux RSS, XML, ou encore mondes « virtuels » en trois dimensions dans un « web 2.0 » qui s'opposerait aux premiers pas des réseaux, c'est à une rupture technologique que l'on prétendrait, opposant un Internet dynamique à un média « statique » qui n'en aurait été que l'ébauche ou le timide et maladroit balbutiement ^[6]. Le *social bookmarking* pourra ainsi nous apparaître – c'est l'hypothèse du présent article – comme la sémiotisation d'une pratique **CULTURELLE**⁴ spécifique, à la fois située historiquement comme une continuité et pensée dans une rupture. Il pourra aussi se comprendre comme un cas de mise en œuvre et de mise en texte d'un idéal du web, auquel il donnerait une consistance. Comment les formes éditoriales se dotent de sens, comment une création idéologique comme le « web 2.0 » en vient à s'entourer de pratiques qui la font exister, telles sont les questions que notre étude cherchera à éclaircir.

[6] Dynamique clairement mise en valeur dans la recherche...

La pratique du *social bookmarking* est relativement récente sur le web francophone, elle est donc dans une phase d'appropriation et d'acculturation pour ses publics. En cela, il est utile de travailler sur un corpus francophone, qui conserve explicite une plus grande part des promesses du *social bookmarking*, et qui travaille, de la sorte, à la promotion de ce que ces formes éditoriales sont censées réaliser ^[7] : élaborer un dispositif médiatique, c'est en effet promettre un changement social, une métamorphose de la communication, une nouvelle manière de faire société, une nouvelle manière de penser le pouvoir. Quatre sites ont ainsi été choisis pour constituer notre corpus d'étude, cet échantillon ne prétendant pas à l'exhaustivité, mais à la significativité pour l'observation d'une pratique éditoriale ^[8] dans un contexte culturel francophone : *Blogmarks.net*, *Coomcoom.com*, *Bookmarks.fr* et *Bookeet.com*.

[7] « [L]es objets techniques particuliers que sont les... »

[8] A l'appui de ce choix de corpus, on peut d'ailleurs...

On mènera leur étude sémiotique en les soumettant aux trois grandes perspectives dégagées jusqu'ici, et qui fondent tout à la fois le projet de rupture d'un *social bookmarking* et d'un « web 2.0 » : en considérant d'abord ces pratiques dans le temps long des habitudes du travail intellectuel, on observera les

[9] Le présent article a été conçu en relation avec les...

fondements culturels de la dynamique de rupture qu'elles semblent initier ; en interrogeant le statut qu'elles accordent aux images du collectif, on en resituera l'effectivité dans l'émergence et la pratique des identités, et dans la constitution d'une idéologie des réseaux [9] .

2 - UNE CONTINUITÉ DES RUPTURES

Une première approche du *social bookmarking* permet de réinscrire cette pratique dans un rapport double de continuité et de rupture avec les pratiques culturelles héritées du « signet » livresque, mais aussi de ses avatars supposés dans les médias informatisés. 6

2.1 - FANTASMES ANCIENS, PROMESSES NOUVELLES

2.1.1 - SAUVEGARDER, RETROUVER

« Sauvegarder l'ensemble de vos sites favoris » : cette promesse, figurant en première page de *Bookmarks.fr*, semble composer le premier engagement de la proposition éditoriale. Identiquement, *Blogmarks.net* assure : « Fini, les adresses de sites oubliées. Terminé, les recherches fastidieuses. ». Enfin, dans un paratexte qui copie celui de *Bookmarks.net* (ou qui en est copié), *Bookeet.com* explique que le site a pour vocation de permettre à l'utilisateur de « sauvegarder l'ensemble de [ses] sites favoris ». Ces diverses formulations, fort proches les unes des autres, signalent une même tendance, une même aspiration, un même désir : conjurer la perte des repères, la perte des savoirs, par le biais d'une structure éditoriale qui garantit une amélioration technique de l'accès aux connaissances et de leur préservation. 7

Ces promesses reposent sur deux grandes représentations des risques liés à l'accès aux documents sur internet : d'une part, un site de *social bookmarking* propose à l'internaute d'accéder à ses signets où qu'il se trouve, sans être dépendant – voire victime – de son propre dispositif de consultation. D'autre part, ces sites semblent promettre la fin de la surinformation et du manque de repères. A l'opposé d'une pratique subie de l'informatique, contre la *perte* et contre la *perdition*, le *social bookmarking* s'engagerait à baliser le réseau, à orienter l'utilisateur, et à lui fournir en tous lieux la garantie de repères familiers. 8

Cette double dynamique, qui mêle la promesse d'une accessibilité accrue à l'espoir d'un réseau mieux maîtrisé, est de nature encyclopédique. Mieux, les idéaux du savoir ainsi mobilisés sont ceux-là mêmes qui ont présidé à 9

l'élaboration du projet encyclopédique au XVIII^e siècle. Et les fantasmes effrayants de la perte de repères relie historiquement l'Encyclopédie des Lumières aux pratiques des réseaux (Juanals, 2002).

Jean-Marie Goulemot a décrit les grands fantasmes – les grands idéaux et les grandes craintes – qui marquèrent le projet encyclopédique des Lumières : le XVIII^e siècle doit être pensé « comme une succession de tensions entre une vision négative du temps historique, celle des catastrophes et de la lente et inexorable destruction des constructions humaines, et une vision historique linéaire et cumulative, positive donc, qui conduit les peuples à un mieux-être » (Goulemot, 1996, p. 286). La pensée d'une « avancée cumulative des savoirs » ne va pas sans le « sentiment aigu d'un danger », celui de la destruction (Goulemot, 1996, p. 290). Ainsi, à l'idéal positif d'une totalisation des savoirs correspond la représentation négative d'une disparition toujours possible. L'édifice encyclopédique se comprend comme une tentative pour rassembler et protéger, en un unique livre, tous les savoirs du monde.

Si les « signets » sont aujourd'hui le moyen le plus courant de conserver les références d'un accès à une page, en la « marquant », c'est-à-dire techniquement en indexant son adresse dans son navigateur ou sur l'espace du « bureau », les sites de *social bookmarking* s'établissent comme un moyen de sauvegarder ces accès aux ressources par le biais d'un changement dans leur fonctionnement technique : la ressource délocalisée apparaît comme une ressource sauvegardée, l'accès aux serveurs d'un site de *social bookmarking* apparaissant, tendanciellement, comme plus sûr et plus fiable que l'accès à ses propres documents [10].

[10] Cela n'efface nullement, pour autant, le risque majeur...

2.1.2 - INTERMINABLES RUPTURES

Mais si ces fantasmes sont anciens, l'essentiel de la promesse tient à la nouveauté technique de ces appareillages de l'accès aux documents : le *social bookmarking* prétend aller plus loin que le signet traditionnel, plus loin que son avatar informatique dans les navigateurs, et plus loin que les formes éditoriales en ligne qui ont pu lui préexister. Une triple rupture, ou une triple filiation, qui fonde une pratique culturelle.

L'effort pour ancrer la pratique d'internet dans une culture du papier a donné lieu à de multiples métaphores, aujourd'hui lexicalisées en autant de catachrèses. Le signet, cette marque insérée dans le livre ou formée à même le volume par l'altération du coin d'une page, reste une forme centrale de l'appropriation d'un document, et plus généralement, de l'acquisition d'un savoir. Une page marquée

est à la fois une page connue et une page appropriée ; signe d'un passage, le marque-page est aussi le repère d'un parcours ou d'un itinéraire dans les connaissances.

Comme une couche ajoutée aux sédiments de cette pratique traditionnelle, le « signet » dans un navigateur s'est établi à la fois en continuité et en rupture avec elle. Le support de lecture n'est plus lui-même le lieu marqué, le signet s'apparentant désormais à une entrée d'index, à un archivage des références qui met à contribution le cadre technique de consultation. Le « signet » sous *Opera*, le « favori » dans *Internet Explorer*, le « marque-pages » de *Firefox*, est désormais un choix dans un menu déroulant, un bouton dans une barre de tâches, c'est-à-dire un signe ajouté par l'utilisateur dans le dispositif logiciel. Il peut aussi s'inscrire dans divers lieux du dispositif système ^[11] (*Menu Démarrer* ou bureau dans un PC fonctionnant sous *Windows*, par exemple). On perçoit ici une rupture avec la tradition du « marquage » de la page : le document est indexé, et il ne reçoit plus l'empreinte de la main de l'utilisateur – signe indexical fixé entre les pages ou déformation du support. Comparable à un carnet d'adresses, la liste de signets est au réseau internet ce qu'un bon guide touristique est au visiteur d'une grande ville : un choix, un florilège d'entrées, un ensemble de « lieux à voir », un *best of*. Le texte cesse d'être « marquable » pour devenir *remarquable*. Le signet s'altère en se chargeant des contraintes particulières de la lecture sur internet, et le média est saisi comme un lieu exigeant des repères pour que s'y établissent des routines et des habitudes de lecture.

[11] Dans un article paru dans le collectif *L'aventure des...*

Les sites de *social bookmarking* tiennent autant de la forme et de la fonction des « annuaires de liens » que d'une création intermédiatique dont le marque-page ou l'acte d'altération d'une page de livre seraient le modèle. A la différence des « moteurs de recherche », les « annuaires » sur internet mobilisent une médiation sociale des savoirs – ils résultent de la participation d'individus indexant des adresses de pages dans des sites prévus à cet effet – tandis que les moteurs, faisant travailler des algorithmes de calcul, relèvent de médiations techniques. Dans le cas des annuaires comme dans celui du *social bookmarking*, la perspective est la même : produire des bases de ressources indexées offrant un repérage efficace sur internet, par la sélection, la qualification et la hiérarchisation des données.

Ces références au signet, au favori et aux annuaires ne sont pas exclusives les unes des autres ; elles ne sont pas non plus complémentaires ; elles paraissent le résultat d'une hybridation, qui compose en propre la promesse communicationnelle de ces sites. La dénomination des signets, *bookmarks* et

14

15

16

favoris est d'ailleurs restée remarquablement stable et continue. En regroupant ces modèles, de manière figurée ou de manière effective, le *social bookmarking* s'établit comme une sorte de pratique syncrétique entre les diverses pratiques de documentation, et paraît de la sorte les dépasser (Bolter *et al.*, 2000). Cette dynamique de dépassement et de regroupement, de rupture par la composition et l'hybridation de traditions anciennes et d'habitudes récentes paraît tout à fait caractéristique de la constitution sémiotique de la plupart des structures éditoriales que composent les sites généralement reconnus comme emblématiques du « web 2.0 ». Sous la logique sans fin de la rupture, une pratique continue de la réappropriation et une idéologie du progrès travaillent les héritages dans des structures composites, nouvelles parce qu'hybrides.

[12] J'emprunte ici à Emmanuël Souchier le titre de son...

2.2 - « LIRE & ÉCRIRE : ÉDITER » [12]

Un deuxième niveau d'analyse permet de concevoir que les filiations opérées dans les pratiques documentaires héritées s'accompagnent d'une reconfiguration des rôles et des modes d'écriture : le lecteur est convié à resituer sa pratique d'indexation dans une activité de lecture enrichie de rôles éditoriaux et auctoriaux.

17

2.2.1 - UNE GESTION DES INDEXICALITÉS

La pratique du signet dans la culture du livre donne une image presque pure de l'indexicalité : un signet indique un passage, incite à sa lecture ; mais en lui-même il ne dit rien d'autre, se contentant d'attirer l'attention. En raison de sa détermination fonctionnelle, sa teneur sémiotique est limitée et relève presque exclusivement d'un contexte de lecture et de manipulation des textes. Il n'a pas de sens : il indique une direction. Son équivalent grammatical est le déictique, qui n'a de sens qu'en ce qu'il renvoie à la situation spatiale (« ici ») ou temporelle (« maintenant ») d'énonciation.

18

[13] Internet Explorer est un exemple typique du fonctionnement...

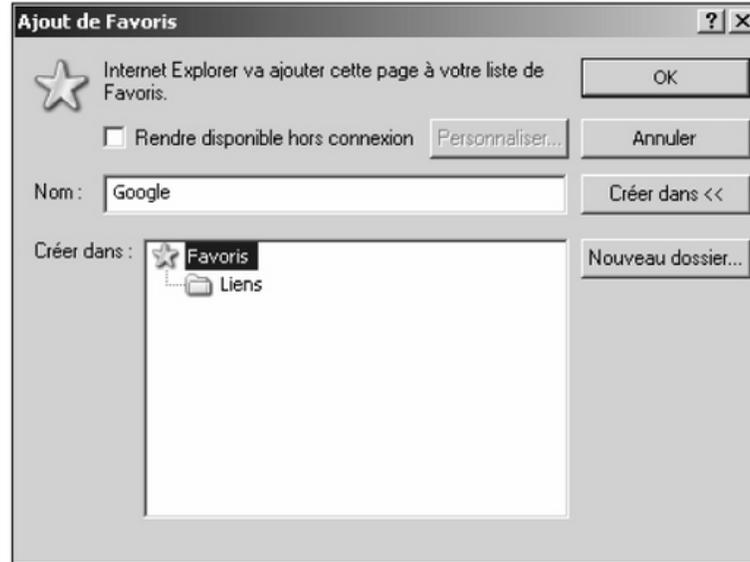
[14] « Nous nommons architextes (de arkhè, origine et commandement),...

Transposé comme comparant métaphorique dans les écrits d'écran, le « signet » s'enrichit d'une forme d'écriture. Dans un navigateur comme *Internet Explorer* [13] par exemple, l'ajout d'un favori se fait par l'intermédiaire d'un architexte [14] des plus sommaires, proposant à l'utilisateur d'intituler et de classer le lien dans une arborescence (voir figure 1). Les actions de sélection et d'archivage s'accompagnent ici de gestes qui qualifient les pages retenues : ce sont des gestes d'écriture relativement restreints, mais effectifs. L'indexicalité du « signet » se voit donc accompagner d'une gestion de la référence, où la page est l'objet d'une description, d'un titre. La posture du lecteur est affectée par ce type de procédé :

19

elle se charge, de fait, d'une dimension auctoriale et éditoriale.

Figure 1 - L'ajout d'un signet dans le navigateur Internet Explorer



2.2.2 - DES JEUX DE RÔLES ÉDITORIAUX

L'internaute dans un site de *social bookmarking* ne se limite pas à « marquer » une page, il l'archive en mettant en œuvre des procédés d'écriture complexes, qui la qualifient, la classent et l'évaluent tout à la fois. l'acte de sélection fait de lui un médiateur, dont l'écriture paratextuelle est de nature éditoriale. Comme dans le cas des « signets » du navigateur, la page est qualifiée par le geste de son inscription, mais l'acte de qualification est rendu plus complexe car il se veut plus complet. 20

L'architexte de saisie d'un nouveau signet se compose de plusieurs champs (figure 2) : le formulaire invite à l'inscription d'une adresse URL, d'un titre pour le signet, d'une description ou d'un commentaire, et de l'assignation de descripteurs. Dans certains des architextes considérés, il est en outre possible de préciser un dossier dans lequel ranger le lien, et de rendre privées certaines données. Certaines des saisies ainsi proposées peuvent être automatisées, comme dans le cas de *Bookket.com* (figure 3), qui offre la possibilité d'utiliser comme titre de la ressource le titre effectif de la page à laquelle renvoie le lien, et d'activer certaines des catégories recommandées. Le fonctionnement des favoris tel qu'il est mis en œuvre en général dans les navigateurs connaît ici un degré supplémentaire de sophistication. 21

Figure 2 - L'ajout d'un favori dans Coomcoom.com

Figure 3 - L'architecture de saisie des éléments descriptifs d'un favori dans Booket.com : une automatisation partielle des gestes

Ces champs typiques des formulaires des sites de *social bookmarking* manifestent une posture particulière du lecteur, qui est invité à réaliser un travail critique de dénomination et de qualification. L'acte de déposer un lien s'accompagne, systématiquement, de celui de déposer un ou plusieurs « *tags* », des « étiquettes » qui permettent l'archivage de la ressource, son classement, sa référencement. La métaphore intermédiatique de l'« étiquette » est d'ailleurs elle-même prise au sérieux par *Blogmarks.net*, qui figure les *tags* sous la forme d'icônes représentant effectivement des morceaux de papier perforés et attachés par une ficelle à la

22

page consultée (figure 4). Le travail éditorial du lecteur est un travail de sélection, de qualification, de dénomination et de classement. Et la pratique documentaire s'apparente à une production métatextuelle.

Figure 4 - Blogmarks.net réactive la métaphore de l'étiquette dans sa figuration des tags



Ce déplacement des activités du lecteur manifeste une métamorphose de l'accès à la culture (Chartier, 2003). D'une part en effet, le lecteur se voit proposer l'adoption de rôles éditoriaux, la navigation devenant en partie une tâche où se simulent différentes formes de manipulation des objets culturels. D'autre part, cette acquisition de rôles, se traduisant en des tâches d'écriture sur les objets, traduit une modification de la politique des textes. En effet, le texte produit dans la page d'un site de *social bookmarking* devient un accès à l'information, il en conditionne la saisie. Dans cette pratique de l'archivage et de l'indexation, le lecteur de pages devient un médiateur éditorial des textes qu'elles comportent.

23

2.2.3 - UNE AUTRE LECTURE

L'assignation de *tags* est ainsi une forme d'écriture mêlée à la lecture, et présidant, de manière éditoriale, à la production des pages dans les sites de *social bookmarking*. Cette logique relève des efforts pour établir un web dit « sémantique », dans lequel les utilisateurs indexeront leurs documents tout en les produisant, l'essentiel étant de pouvoir plus facilement retrouver les ressources par leur catégorisation et leur étiquetage.

24

En se dotant de plus en plus systématiquement d'une norme d'archivage et d'indexation, la lecture devient plus complexe, et surtout elle transforme un rapport d'acquisition des connaissances en un projet lié à leur publication et à leur redistribution. Le lecteur du « nouveau » web est souvent réputé plus « actif », moins « passif » ; contre cette opposition binaire, il faudrait surtout souligner qu'il est mis plus largement à contribution pour la production de contenus, dans l'élaboration de textes qui sont des métatextes. La lecture n'y est pas plus « active » mais plus *chargée*.

25

L'économie traditionnelle des tâches d'écriture, de lecture et d'édition est ainsi altérée par l'intervention des marqueurs de sens et de classification. Le « devenir-éditeur » du lecteur reflète l'inscription, au cœur des pratiques de lecture et de repérage, d'une image des publics auxquels les ressources pourraient être présentées : le projet communicationnel global d'un site de *social bookmarking* ne peut être saisi que si l'on prend acte de l'imaginaire du collectif qu'il mobilise. L'activité de *consultation* est placée dans le cadre programmatique d'une activité de *publication*, tout archivage devant se faire non seulement pour soi, mais aussi pour les autres, figurés dans un « public » de destinataires de l'écriture partielle, seconde, du signet. Loin de la pratique individuelle de la lecture, le signet écrit et publié intègre à l'idée du texte lu la perspective d'un public et d'une communauté.

26

3 - L'UTILISATEUR ET SES COLLECTIFS : VERS UNE DYNAMIQUE DES IDÉOLOGIES

A l'articulation entre la représentation d'une pratique individuelle de documentation et celle d'une activité d'archivage orientée vers un public, les sites de *social bookmarking* s'établissent comme des lieux de construction communautaire, et établissent des usages du web.

27

3.1 - D'INTERSTITIELS ESPACES ENTRE SOI ET LES AUTRES

3.1.1 - ESPACES PRIVÉS, ESPACES PUBLICS

D'une manière qui pourra paraître tout à fait caractéristique des tendances actuelles du web, les sites de *social bookmarking* reposent sur la coprésence et la distinction de deux espaces, un espace « personnel » de gestion des signets et d'accès aux ressources privées, et un espace public de consultation des *tags* et des signets des autres utilisateurs.

28

Cette dualité se marque éditorialement par la possibilité de « s'enregistrer », c'est-à-dire d'utiliser des identifiants personnels pour accéder à un espace privé ; à l'intérieur de l'espace privé, la dualité est conservée, elle est même sursémiotisée par un traitement contrasté des données : sur *Blogmarks.net* par exemple, les signets privés sont encadrés de rouge, les *tags* privés apparaissent dans cette même couleur, la couleur noire ou grise étant réservée aux *tags* et signets publics (figure 5).

29

Figure 5 - Sur *Blogmarks.net*, un mark privé et ses tags : « Offices de tourisme », « Simples lecteurs », « General » et « Tourisme » figurent en rouge : ce sont des tags privés



L'utilisateur peut ainsi accéder à des ressources publiques ou privées selon le statut qu'il leur a donné lors de leur inscription. Mais la gestion de ces deux espaces est affectée par une pratique communautaire de la référence. Ainsi, une adresse enregistrée comme signet est spontanément l'objet d'une computation, et les *tags* affectés à un signet sont enregistrés et comparés aux informations fournies par d'autres utilisateurs. L'ensemble permet un traitement statistique des données, qui donne *une image paradoxalement quantitative de la qualité* : les *tags* les plus fréquemment utilisés sont ainsi rassemblés dans des « nuages », le nombre de ces utilisations fournissant une approximation de l'intérêt qu'y portent les internautes.

30

3.1.2 - UNE INGÉNIERIE DE LA PERTINENCE

On sait que ce type de procédure repose sur un imaginaire démocratique qui inspire de nombreuses formes et structures éditoriales sur internet (Candel, 2007). Cette approche quantitative de la qualité s'explique par le fait que le traitement technique des actions des internautes impose la manipulation, pour le comput, de chiffres. Un rapport univoque relie, dans l'imaginaire des concepteurs de logiciels, l'activation d'un lien, le travail d'indexation dont il fait l'objet, et le choix même des index, avec le degré probable d'investissement intellectuel ou émotionnel que les internautes sont censés leur attribuer. D'une certaine manière, on peut effectivement penser qu'« on n'indexe pas tout », et que le travail d'indexation et d'étiquetage, demandant du temps, suppose que la ressource travaillée le mérite... Dans une économie caractérisée par la rareté du temps, l'effort fait pour orienter et définir un cadrage sur une source ou un site particuliers est un témoin à peu près fiable de l'intérêt qu'il paraît mériter. Les sites de *social bookmarking* œuvrent ainsi à l'élaboration d'une ingénierie de la pertinence et d'un probabilisme dans l'approche des pratiques de lecture sur les réseaux.

31

Cette insertion d'un raisonnement sociotechnique au sein du geste d'inscription a pour conséquence que l'espace « privé » ou « personnel » ne correspond pas

32

exactement à la zone « identitaire » du « je » – pour reprendre la terminologie de François Rastier (Rastier, 2007, p. 130) : il est plutôt tiré du côté du collectif, dans la zone « proximale » du « tu », composant un « nous » imparfait. Les discours dominants sur le « web 2.0 » manipulent très fréquemment des figures manifestant ce déplacement logique et cognitif d'une pratique « individuelle » vers une pratique qui deviendrait « collective ». En fait, on peut penser de ces discours qu'ils désignent incomplètement un travail qui mêle à l'identitaire des fragments hétérogènes du proximal, et que, si les figures du « je » y sont impures, c'est parce qu'elles tendent à s'ancrer, par la contrainte de dispositifs normatifs, dans un « nous » communautaire.

3.2 - UNE FABRIQUE DES IDENTITÉS

3.2.1 - SÉLECTION ET PRÉDILECTION

Dans le travail du *social bookmarking*, l'identitaire est concrètement mis en pratique dans sa relation au communautaire : ainsi, ces sites proposent de contribuer à la construction de l'identité individuelle par la mise à disposition d'un espace personnel ; mais cette construction dessine dans le même geste un « profil » public, avatar éditorial de l'identité personnelle.

33

Le profil d'un membre retrace en quelque sorte son histoire et ses activités sur le site : c'est un composite de dates (date d'inscription sur le site, date d'indexation de signets), de sites visités et de *tags*. Les contours d'une identité se dessinent à travers cette pratique, manifestant une relation entre le choix de certains documents ou certaines thématiques, et la personnalité propre. l'internaute se voit ainsi défini par ce qu'il lit, par les sites qu'il utilise couramment. L'approximation de l'individu par les écritures qu'il consigne repose sur l'idée qu'un « favori » – le mot est significatif – traduit non seulement l'affermissement de ses routines du réseau, ses habitudes, mais aussi ses prédilections personnelles, ses préférences. Le geste par lequel un internaute sélectionne des contenus est traduit, dans le « profil », par la textualisation de l'ensemble de ses choix, comme le signe d'une personnalité, d'une manière publique d'affirmer ses goûts et de mettre en visibilité ce qui, dans ses pratiques et ses programmes d'action, est à retenir sur internet.

34

Cette articulation entre la sélection et la prédilection montre que le geste par lequel un lien est indexé sur un site de *social bookmarking* est un acte de publication et de mise en visibilité de soi.

35

Les sites considérés tendent ainsi à donner des représentations synthétiques,

36

calculées, de la personnalité, par des nuages de *tags* ou des listes de « catégories » intéressant les utilisateurs. Ainsi dans *Blogmarks.net*, l'activation de l'affichage d'un profil par un clic sur le pseudonyme correspondant donne à voir une page dédiée à l'utilisateur, ou plus précisément aux traces qu'il a déposées sur le site et aux computs synthétiques dont elles ont été l'objet. La colonne centrale liste, de manière antichronologique, les « marks » déposés par cet utilisateur ; la colonne de droite présente une icône choisie par l'internaute pour le personnifier, et les *tags* qui lui sont attribués. Il s'agit d'un « nuage », donnant par la typographie une image de ses préférences (figure 6).

Figure 6 - La présentation du profil d'un utilisateur de *Blogmarks.net* met en relation ses liens, un nuage de ses tags et son avatar, identité iconique choisie par l'internaute pour le figurer



Le procédé est à peu près le même dans *Bookmarks.fr*, à ceci près que le site ne propose pas de figuration par l'avatar, et que le « nuage » de *tags* est intitulé « Tags les plus populaires » : *Bookmarks.fr* fait ainsi appel, à l'intérieur même de la présentation individuelle des choix et des préférences, à une sémantique quasi-politique du suffrage et du choix (figure 7). Cette curieuse pratique, qui sémiotise l'intérêt individuel pour des thématiques à la manière dont sont figurées les pratiques collectives, manifeste la portée « sociale » du geste individuel : l'utilisation récurrente d'un *tag* par un individu est à la fois le signe de sa personnalité, et un geste de positionnement communautaire.

Figure 7 - La présentation du profil dans *Bookmarks.fr* présente les tags sous l'aspect de la popularité



38

[15] « Inorganisation = inconclusion », écrivait Barthes...

Dans un geste de représentativité moins ambitieux et plus descriptif, *Bookeet.com*, qui préfère la notion de « catégorie » à celle de « tag », se limite à présenter pour chaque internaute la liste alphabétique de ses catégories (figure 8). A la différence du nuage de tags, l'ordre de classement ne donne plus une vision quantitative de la personne et des préférences : il se présente comme un ordre arbitraire mais raisonné, ancré dans une tradition de documentation [15]. La prédilection ne s'y comprend que comme une thématisation des parcours sur internet, comme une familiarité sectorielle, échappant au calcul pour entrer dans la description.

Figure 8 - Dans l'espace de présentation du profil sur *Bookeet.com*, la présentation des signets et la liste alphabétique des catégories utilisées par l'internaute



39

Dans une approche encore plus lâche des identités individuelles, *Coomcoom.com* ne propose pas de mise en visibilité des profils personnels d'utilisateurs ; leurs pseudonymes n'apparaissent qu'à l'occasion de l'inscription d'une ressource sur

la base de données du site (figure 9). Dans ce site, le pseudonyme a principalement pour rôle de permettre l'inscription de l'utilisateur et l'accès à son espace personnel. Il n'est donc pas le pivot de la construction d'un échange interpersonnel, mais le moyen spéculaire de retrouver un ensemble de ressources indexées et l'identité personnelle qui leur correspond. Il n'a de réel usage que privé.

Figure 9 - La figuration limitée de l'internaute à travers son pseudonyme, dans le détail d'un signet sur *Coomcoom.com*



En revanche, cet effacement relatif d'une identité individuelle s'effectue au profit d'une sémiotisation forte de l'aspect collectif de l'identité « communautaire » : à défaut de singulariser des individus, le site *Coomcoom.com*, dès son titre, évoque un projet communautaire. Dans la dynamique qui fait du signet une publication, le *social bookmarking* repose en effet non seulement sur l'image d'un public, mais encore sur celle d'un collectif et d'une communauté.

3.2.2 - DES IDENTITÉS COLLECTIVES

Comme nombre de projets « participatifs » du « web 2.0 », les structures de *social bookmarking* paraissent en outre se doter d'identités collectives, qui s'appréhendent à partir de la réappropriation de grandes catégories culturelles de la sociabilité, de la production plurielle de contenus, et de définitions idéales de la communication.

3.2.2.1 - AMITIÉS REMANIÉES

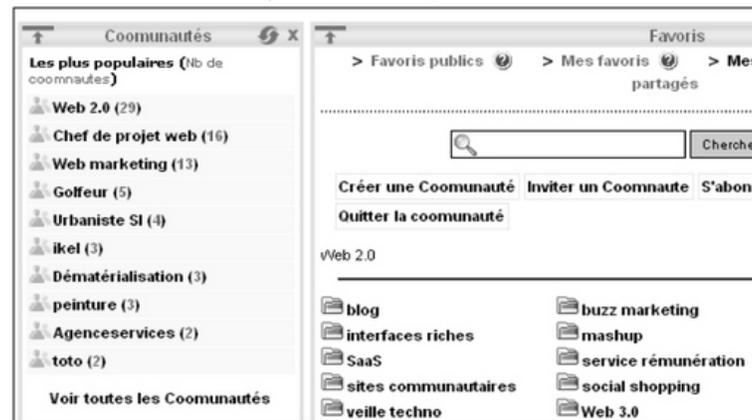
Coomcoom.com utilise, pour désigner les regroupements thématiques et la mise en partage de ressources, le néologisme de *coomunautés* : ce terme hybridé compose une réalité *sui generis*, à partir de l'identité du site et du phénomène communautaire sur internet. Une *coomunauté* est, d'après la page d'informations proposée par le site, un regroupement d'utilisateurs fédérés autour d'une thématique. Mais la définition de la communauté ainsi proposée est paradoxale : le créateur d'une telle communauté, l'internaute qui a décidé de sa création, peut – et peut seul – décider de sa fin [16]. Le collectif ne survit pas à l'individuel, et ces « communautés » n'ont que l'apparence de la structuration effective que le communautaire peut instaurer dans le monde social. Le terme de

[16] http://www.wcom.fr/coomcoom/pages/onglet_explication....

« communauté » apparaît, dans le cas précis de ce site, comme un nom placé sur une tout autre pratique, éditoriale et non sociale, celle de la création d'un dossier thématique. On le perçoit par exemple dans les choix de figuration, à l'écran, des communautés existantes (figure 10) : les différentes communautés apparaissent à travers une icône représentant schématiquement un individu – un cercle pour la tête, un torse esquissé, l'ensemble étant très comparable aux figurations de l'échange interactif utilisées dans un logiciel comme MSN. Mais l'activation de ce signe ne conduit pas à l'affichage d'une liste d'individus ou de profils : elle suscite la présentation, dans la zone tabulaire centrale, d'une série de dossiers correspondant à des sous-thématiques. Ainsi, la pratique communautaire est repliée sur la pratique documentaire, et le référent communautaire ne sert qu'à la convoquer de manière connotative [17] .

[17] De manière similaire, le site peut proposer d'« inviter...

Figure 10 - La zone tabulaire de choix des communautés active l'affichage des dossiers de favoris correspondants



Coomcoom.com semble affirmer avec insistance l'existence d'un grand absent, la « communauté » d'internautes. Le travail incomplet et décevant de la communauté par ce site nous paraît particulièrement révélateur d'un devoir-être pour les sites de *social bookmarking* : placés sous l'exigence du collectif, ils semblent devoir assumer la mission de renforcer et redéfinir le lien social et les relations collectives au sein du média. Si *Coomcoom.com* fait défaut à ce projet, la dynamique des dénominations qu'il met en œuvre est instructive pour l'approche critique des pratiques impliquées par ces sites.

On pourra notamment relever que sur *Blogmarks.net*, l'énonciateur éditorial du site mobilise une sémantique de l'« amitié », qui n'a pas grand-chose à voir avec ce que l'on entend le plus couramment par ce terme. Chaque profil d'internaute peut se voir attribuer le statut d'« ami », cette procédure n'engageant pas de réelle relation interpersonnelle, mais la possibilité de récupérer simplement, à partir de son espace privé, les « marks » déposés par les individus ainsi qualifiés. Cette

43

44

fonctionnalité correspond bien à une procédure de « partage » qui serait éditorialisée. Le passage des sociabilités réelles aux sociabilités médiatiques se ferait ici avec une déperdition certaine de valeur et d'investissement affectif, les simulacres du rapport interpersonnel engageant non un cadre d'interaction au sens propre, mais une modalisation de ce cadre, pour reprendre la terminologie d'Erving Goffman telle que proposent de l'adapter Jean-Marc Leveratto et Mary Leontsini pour l'étude d'internet (Leveratto *et al.*, 2008, p. 120).

3.2.2.2 - DE L'IDENTITÉ COMMUNE À L'ŒUVRE COLLECTIVE

Cette communauté sans interaction, cette sociabilité sans investissement affectif témoignent de l'absence de projet réellement communautaire pour les sites étudiés. La mise en commun de ressources et la mutualisation du travail de documentation sur internet paraissent ainsi composer l'essentiel de la strate collective du *social bookmarking*. 45

L'énonciation éditoriale dans ces sites organise la saisie, comme œuvre collective, des efforts individuels de documentation. La forme du nuage de *tags* donne non seulement une image de la popularité des différents *tags* ou catégories, mais elle délivre aussi une représentation du public de chacun des sites observés : les utilisateurs de *Coomcoom.com* paraissent plutôt regroupés autour de questions liées à l'informatique de réseaux ; *Bookmarks.fr* donne une certaine importance aux *tags* « blogs » et « web 2.0 » ; dans *Blogmarks.net*, de manière comparable, les *tags* « blog », « design », « internet », « music » paraissent avoir une certaine importance ; et sur *Bookeet.com*, parmi de très nombreuses catégories représentées – leur nombre est lié à l'assignation largement automatisée des catégories aux sites ajoutés – les grandes catégories du web pratique (« recherche d'emploi ») et du web de loisirs (téléchargement et sites pour adultes) paraissent prendre le pas sur les autres. 46

On a affaire ici à une spécialisation relative de ces sites ; et l'indexation des documents paraît relever d'une prédilection. Mais cet « effet de communauté », comparable à celui du « suffrage » caractérisant la plupart des approches quantitatives du qualitatif, ne manifeste que très imparfaitement une orientation thématique, et ne contribue guère à en faire le signe d'une spécificité éditoriale. Seul *Coomcoom.com* paraît entretenir de cette manière une orientation et une identité particulières, mais le nombre relativement faible de signets et leurs dates laissent penser que sa relative homogénéité est due à ses premiers utilisateurs, qui n'auraient pas été suivis par de nouveaux publics. *Bookmarks.fr* et *Blogmarks.net* semblent refléter l'importance des blogs dans les sources des 47

internautes, et le cadrage médiatique actuel sur le « web 2.0 ». *Bookeet.com* reflète de manière large l'ensemble des préoccupations classiques des internautes (Rouquette, 2008).

Ainsi, l'identité des sites observés n'est pas thématique : elle est plutôt ancrée dans un effort ou dans un geste, similaire chez tous les utilisateurs, d'indexation et d'inscription. La dynamique de la publication, que nous avons décrite dans la première partie comme une forme d'implication personnelle dans le geste d'édition, connaît une conséquence au niveau des représentations du social : en définissant à peu de choses près le même projet, les sites ne dessinent pas tant une identité énonciative qui représenterait leurs publics respectifs, qu'une posture identique dans l'accès à la culture et dans la manipulation des ressources. Le « collectif » n'est pas dans les « communautés » dont le « web 2.0 » serait composé, site par site : il réside plutôt dans la perspective d'un travail, et dans la mise en valeur d'une appropriation.

48

3.3 - L'USAGE DES RÉSEAUX, UNE PRATIQUE POLITIQUE

3.3.1 - UNE CYBERNÉTIQUE DE LA LECTURE

On a pu percevoir jusqu'ici combien l'institution de gestes d'écriture et d'édition au sein des activités de lecture transformait les rôles du lecteur et inscrivait dans son action la perspective du collectif. Les sites de *social bookmarking* se donnent comme des accessoires de la lecture et de la recherche d'informations sur internet. Le travail collectif paraît de la sorte garantir une certaine validité des ressources conseillées, et une certaine autorité dans les recommandations. C'est dans ce sens précis – le sens étymologique que recouvre la notion d'autorité [18] – que les utilisateurs de ces sites sont des *auteurs* : garants d'une ressource, ils la valident ; publiant un signet lui correspondant, ils encouragent son utilisation.

49

[18] Pour une approche sociohistorique de cette notion,...

Le travail d'écriture par les contributeurs du *social bookmarking* produit ainsi un texte qui ambitionne d'accompagner la lecture. En effet, l'internaute-contributeur lit dans la perspective continue d'une écriture ; l'activité de lecture se charge d'une activité de veille. Les postures et les rôles communicationnels mobilisés lors de l'activité de consultation marquent un enrichissement et une complexification des tâches. L'utilisateur adopte successivement une pluralité de postes actantiels, de rôles culturels – *récepteur, scripteur, auteur, critique, prescripteur*, etc. – qui manifestent l'insertion, dans ses programmes d'action, de perspectives communautaires et collectives inspirées par le processus d'édition.

50

La lecture ainsi transformée est *une lecture équipée* : elle s'accompagne en effet non

51

seulement d'une modification communicationnelle des postures, mais aussi d'un appareillage formel d'instruments aidant à la mise en œuvre des procédés du *social bookmarking*. L'onglet « Outils » de *Bookeet.com* (figure 11) propose ainsi d'ajouter à son navigateur une barre d'outils (« la toolbar »). Ce programme permet d'inscrire dans le navigateur de l'internaute un ensemble de « boutons » prenant en charge la plupart des grandes fonctionnalités courantes de recherche et d'indexation : recherche documentaire, consultation des emails, lecture de radios en ligne, accès à un module d'informations météo viennent s'ajouter comme des « options » aux fonctions présentes dans la barre d'outils. Le champ de recherche permet ainsi de faire une recherche sur *Bookeet.com*, d'accéder à un « dictionnaire » ou à une « encyclopédie »... Ces options et fonctionnalités, fort nombreuses, donnent l'impression que *Bookeet.com* doit pouvoir tout permettre, qu'il doit satisfaire toute velléité du lecteur informé, et qu'il met à son service toutes les réalisations techniques possibles : la manipulation de cette barre d'outils est à la fois un élément technosémiotique du travail de lecture et le signe d'une compétence du lecteur – illustrant une sorte de virtuosité et de familiarité dans ses gestes de navigation et d'indexation.

Figure 11 - Un exemple de lecture équipée : l'onglet « Outils » de *Bookeet.com*



De manière comparable, *Bookeet.com* propose l'ajout, à un site géré sous les plateformes *Dotclear* ou *Wordpress*, de boutons permettant aux lecteurs d'inscrire dans *Bookeet.com* tout billet posté par le biais d'un de ces CMS.

Blogmarks.net propose plusieurs outils, qui ont en commun d'être en fait des adresses URL, s'inscrivant dans la barre d'outils du navigateur : leur activation propose de manière immédiate l'ajout d'un *mark*. La lecture sur les réseaux est accompagnée, entourée, par la présence continue de ces formes éditoriales et de leurs propositions [19]. Par cet entourage technique de la lecture, *Bookeet.com* ou *Blogmarks* tendent en effet à insérer leurs logiques documentaires et collectives dans les routines de navigation : le *social bookmarking* devient un ordinaire de la navigation et de la lecture, il s'institue pratique normale des réseaux.

[19] Les grands sites anglo-saxons que sont Furl et Delicious...

3.3.2 - EXALTER LA CIRCULATION : DES CENTRES CENTRIFUGES

Pour autant, cet équipement de la lecture par les fonctions et les lieux du *social bookmarking* ne signifie pas une prétention à occuper une position de centralité univoque, dans le réseau et ses pratiques. Certes, à l'instar des portails, les sites de *social bookmarking* sont comparables à des points d'entrée sur le réseau, à des zones d'accès qui entendent en orienter l'appropriation et la lecture (Candel, 2005). Leurs fonctions de sélection et de mise en évidence sont des fonctions critiques, qui édifient le champ du lisible et déterminent l'approche des contenus disponibles. A ce titre, on pourrait être tenté de dire qu'un site de *social bookmarking*, en se faisant site de ressources, conditionne un accès, c'est-à-dire une mise à disposition de contenus dont la conséquence serait une réduction de la combinatoire des parcours possibles. Moteurs de recherche, annuaires et portails témoignent de cette dynamique dans l'exercice qu'ils font de la fonction éditoriale : points d'entrée sur le réseau, ils exercent un pouvoir sur le texte et disposent d'une autorité de fait sur le cadrage et l'agenda des lecteurs.

54

Mais une telle interprétation du phénomène du *social bookmarking* serait réductrice et nierait la spécificité de ces dispositifs : en effet, le discours d'accompagnement de ces structures « participatives » reflète un imaginaire de la participation et de l'implication croissante des individus dans la détermination des contenus. Ces sites seraient plutôt des centres de liens que des portes d'entrée sur le réseau ; ils favoriseraient une appropriation raisonnée du web, les lecteurs leur donnant progressivement, par leurs navigations et leurs indexations, un contenu. L'hétéronomie apparaîtrait ainsi comme un mode de fonctionnement essentiel, expliquant la faiblesse des réalisations communautaires. De même, si l'on peut bien parler de « centres » pour ces sites, on doit souligner que ces centres incitent à un usage centrifuge [20] .

55

[20] A titre de comparaison, le design épuré et la présentation...

Ainsi, *Blogmarks.net* et *Bookmarks.fr* proposent toujours, pour les liens qu'ils offrent à l'utilisateur, une image en réduction de la page qu'ils vont visiter : le lien est figuré de manière redondante, chaque site pouvant être approché par son image ou par sa description textuelle. *Bookeet.com* ajoute à ce fonctionnement une pluralité d'accès et de modes de sélection, proposant d'accéder aux contenus par une large variété de présentations et d'activations : sont ainsi offerts, dans le menu du bandeau supérieur, un accès aux derniers sites indexés, un accès par les signets les plus « cliqués », un « best of », un accès par catégories, ou encore un accès par la « mosaïque », présentation tabulaire des sites où seule l'image du texte pourra convaincre le lecteur de décider d'une consultation. Sur *Coomcoom.com*, la liste de liens, sans commentaires détaillés et sans images, occupe une position toujours centrale dans le site, la recommandation de lecture transparaissant à travers la richesse de la sélection et les éventuelles évaluations.

56

Le *social bookmarking* fonctionne ainsi, foncièrement, sur la proposition permanente, insistante, de nouvelles lectures. En cela, l'utilisateur est figuré en homme curieux, qui non seulement entretient une pratique de lecture et de documentation, mais est susceptible de l'appropriation d'un très grand nombre de contenus – potentiellement, d'un nombre illimité de sources choisies. Cette logique de l'intérêt pour tout vient compléter la logique d'appariement et de prédilection entre les membres de ces sites.

3.3.3 - COMMENT LE SENS VIENT AUX FORMES

On perçoit combien les pratiques du *social bookmarking* reposent sur une valorisation de l'utilisateur : ce dernier est à la fois institué autorité dans un ou plusieurs domaines thématiques, expert dans le maniement des outils de référencement et dans les voies d'accès à la culture, membre libre d'une communauté peu contraignante, individu curieux et auteur soucieux d'une éthique du partage avec un public indéfini de pairs.

58

Possédant à la fois un savoir culturel et un savoir-faire sociotechnique, il est ainsi censé occuper la place d'un centre sur le réseau, d'une source de référence. Cette position communicationnelle construite se perçoit notamment dans le fait que les sites adoptent, pour la présentation des signets – et notamment pour les espaces « personnels » – la forme et les moyens du blog : c'est évidemment le cas de *Blogmarks.net*, dont le nom même manifeste un héritage, la comparaison avec les blogs étant d'ailleurs filée à travers l'ensemble de la structure éditoriale ; c'est aussi le cas pour *Bookmarks.fr*. L'organisation antichronologique manifeste l'importance, dans la forme éditoriale, des derniers centres d'intérêt et des dernières navigations des utilisateurs. Les sites rendent compte d'une actualité de l'individu et de ses rapports aux réseaux [21]. Ils témoignent donc d'une valeur des procédés d'appropriation d'internet, c'est-à-dire concrètement des navigations et explorations qui en sont faites. Au sein du *social bookmarking*, c'est l'action même de l'appropriation qui est dessinée et reprise, dans une dynamique qui fait des espaces visités des espaces soumis à l'évaluation des internautes puis – éventuellement – validés par l'acte de recommandation.

59

[21] On reconnaît dans ce type de perception des rapports...

L'inscription d'un lien est *un acte* dans les deux sens du terme : une action d'inscription, d'une part, manifestant l'implication personnelle d'un internaute dans le recensement, l'archivage et la recommandation d'un site ; une écriture, d'autre part, le site devenant « acté », consigné, repérable. Si l'action porte la valeur, l'acte écrit en est la trace. De cette manière, on pourrait dire des sites de *social bookmarking* qu'ils opèrent la sémiotisation d'une appropriation en acte, ce

60

procédé de valorisation et de mise en signe témoignant avant tout de l'existence d'usages du réseau. En quelque sorte, l'usage de la forme éditoriale serait ici accompagné d'une nécessité de son sens : la forme du *social bookmarking* supposerait une manière particulière d'approcher et de comprendre les réseaux.

On pourrait alors dire que la pratique des sites de *social bookmarking* recouvre la mise en œuvre d'un projet métacommunicationnel plus global, celui de définir et de donner corps, par des actes, à l'idéal d'un usage renouvelé des réseaux. C'est bien d'usage qu'il est question, au sens que Michel de Certeau donne à ce mot, quand il s'agit pour les utilisateurs, face à des dispositifs imposés, d'élaborer des « tactiques » (Certeau, 1990, p. XLVI), de parvenir à un « faire avec » qui exprime à la fois une inventivité et une individualité. Ici, le dispositif ne représenterait pas l'injonction du fort au faible, comme dans le texte de Certeau ; le dispositif serait le web lui-même, ou l'idée que l'on s'en fait : un ensemble immense de documents, à la fois prometteur et immensément complexe. Face à ce dispositif, la construction idéologique d'un « web 2.0 » apparaîtrait comme le moment de la véritable appropriation d'internet, le moment de sa mise en usage par les « hommes ordinaires », valorisés pour cela et par cela même [22] .

[22] Le « web 2.0 » est alors qualifiable d'objet trivial...

4 - CONCLUSION

Pour penser une pratique éditoriale comme le *social bookmarking*, il faut prendre en compte l'histoire des pratiques culturelles, qui éclairent les procédés de réappropriation, d'hybridation et d'invention. La forme éditoriale œuvre à une pensée de la nouveauté quand elle retravaille des dénominations et des habitudes acquises, elle engage des déplacements symboliques et des reconfigurations sociales quand elle lit cette histoire comme un progrès définitif ou un changement radical. Cette dynamique des ruptures institue avant tout de nouvelles manières de penser la lecture, et d'agir sur les réseaux : elle produit des postures communicationnelles, des rôles à acquérir, dont l'exercice implique des transformations dans les pratiques en affectant les représentations. C'est ainsi précisément que le sens vient aux formes : en projetant l'action individuelle du lecteur dans un collectif figuré, imagé, un site de *social bookmarking* engage à la fois un champ de pratiques – les manipulations concrètes des signes à l'écran – et une manière de concevoir les réseaux – les motifs et les représentations triviales d'internet. En inventant une pratique de la documentation, le travail éditorial détermine ainsi une forme de l'appropriation. Dans ces déplacements et ces transformations, la mise en pratique des sites devient une forme de l'appropriation des réseaux – où se lisent, aujourd'hui, les mythes du « web 2.0 ».

BIBLIOGRAPHIE

Barthes R., *Le Neutre. Cours au Collège de France (1977-1978)*, Paris, Seuil-IMEC, 2002.

Bensaude-Vincent B., Rasmussen A. (dir.), *La science populaire dans la presse et dans l'édition, XIX^e et XX^e siècles*, Paris, CNRS, 1997.

Bolter J. D., Grusin R., *Remediation. Understanding New Media*, Cambridge, London, MIT Press, 2000.

EN LIGNE

Candel E., « L'imaginaire du "portail" : le cas de Rezo.net », *Communication et langages*, n° 146, 2005.

Candel E., Autoriser une pratique, légitimer une écriture, composer une culture : les conditions de possibilité d'une critique littéraire participative sur Internet. Étude éditoriale de six sites amateurs, Thèse de doctorat en Sciences de l'information et de la communication, sous la direction de Y. Jeanneret GRIPIC – CELSA, Université de Paris- Sorbonne, 2007.

Certeau (de) M., *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.

Chartier R., « Lecteurs et lectures à l'âge de la textualité électronique », Origgi G. et Arikha N. (dir.), *Text-e. Le texte à l'heure de l'Internet*, Paris, BPI, 2003, p. 17-50.

Davallon J., Després-Lonnet M. et al., « Introduction », Souchier E., Jeanneret Y., Le Marec J., *Lire, écrire, récrire. Objets, signes et pratiques des médias informatisés*, Paris, BPI, 2003.



EN LIGNE

Flichy P., *L'imaginaire d'Internet*, Paris, La Découverte, 2001.

Goulemot J.-M., « Bibliothèques, encyclopédisme et angoisses de la perte : l'exhaustivité ambiguë des Lumières », Baratin M. et Jacob C. (dir.), *Le Pouvoir des bibliothèques. La mémoire des livres en Occident*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 285-298.

EN LIGNE

Guéneau C., « L'interactivité : une définition introuvable », *Communication et langages*, n° 145, 2005.

Jeanneret Y., « Autre chose qu'un discours, davantage qu'un accompagnement, mieux qu'une résistance », *Terminal*, n° 85, 2001.

Jeanneret Y., « Comment faire, que faire, pourquoi faire ? », Synthèse des journées d'étude « Sites Internet : quelles ressources pour les visiteurs », OCIM, Paris, Palais de la découverte, novembre 2007. URL : <http://www.ocim.fr/musette/1ajetudes/8/jeanneret.pdf>

Jeanneret Y., *Penser la trivialité. Volume 1 : La vie triviale des êtres culturels*, Paris, Hermès-Lavoisier, 2008.

EN LIGNE

Juanals B., « L'encyclopédie, des lumières au numérique », *Communication et langages*, n° 131, 2002.

Labelle S., La ville inscrite dans "la société de l'information" : formes d'investissement d'un objet symbolique, Thèse de doctorat en Sciences de l'information et de la communication, sous la direction de Y. Jeanneret GRIPIC – CELSA, Université de Paris-Sorbonne, 2007.

Leclerc G., *Histoire de l'autorité*, Paris, PUF, 1996.



EN LIGNE

Leclerc G., « Histoire de l'autorité et généalogie de la vérité », *Cahiers internationaux de sociologie*, 2001/2, n° 111.

Leveratto J.-M., Leontsini M., *Internet et la sociabilité littéraire*, Paris, BPI, 2008.

Lévy P., *L'Intelligence collective. Pour une anthropologie du cyberspace*, Paris, La Découverte, 1997.

Nelson T., *Literary*, Sausalito, Mindful Press, 1981.

Rastier F., « Communication, interprétation, transmission », *Semen*, n° 23, avril 2007.

Rouquette S., « Le Web des internautes. Trois relectures sociologiques des études d'usages du Web », *Communication*, vol. 26, 2008.

Souchier E., *Lire et Écrire : Éditer. Des manuscrits aux écrans autour de l'œuvre de Raymond Queneau*,

Habilitation à diriger des recherches, Université Paris7 Denis Diderot, 1997.

Souchier E., « L'image du texte. Pour une théorie de l'énonciation éditoriale », *Cahiers de médiologie*, n° 6, 1998.

Souchier E., « Histoires de page et pages d'histoire », Zali A. (dir.), *L'aventure des écritures. La page*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1999.

Souchier E., Jeanneret Y., Le Marec J. (dir.), *Lire, écrire, récrire. Objets, signes et pratiques des médias informatisés*, Paris, BPI, 2003.

NOTES

- [1] L'émergence d'un ensemble de discours sur le « web 2.0 » s'accompagne d'une référence accrue aux projets de l'« intelligence collective », telle que peuvent l'illustrer les travaux de Pierre Lévy (1997). Le terme de « folksonomies » par exemple est un terme programmatique, qui témoigne d'une volonté de se saisir d'internet comme d'un moyen de faire émerger de nouveaux modes d'accès aux documents, les taxinomies en vigueur dans la bibliothéconomie devant procéder de plus en plus d'une élaboration par le « peuple » (*folk*) des utilisateurs eux-mêmes. Un tel programme relève de la même inspiration que le projet d'une *popular science*, préférant une construction du savoir par les gens à son imposition supposée dans les parcours traditionnels de la médiation des savoirs (Bensaude-Vincent *et al.*, 1997).
- [2] Propositions de traduction issues de *Wikipedia* (URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/Partage_de_signets).
- [3] Le suffixe *-ing* indique la substantivation du verbe *to bookmark* (marquer une page). L'action est perçue, dans de tels cas, dans sa généralité, hors de tout contexte.
- [4] La fortune du syntagme « web 2.0 » n'a d'égal que son flou conceptuel. C'est d'ailleurs ce que rapporte Tim O'Reilly, à qui est attribuée, d'ordinaire, la paternité du terme. À peine le terme lancé, c'est l'enthousiasme qui a prévalu, l'effort de définition ne venant qu'après, dans une mise en relation de deux colonnes, l'une représentant un passé, l'autre un présent et un avenir de la médiation (*Adsense* s'opposant à *DoubleClick*, par exemple, et les blogs aux « sites personnels »). Le « web 2.0 » comme signifiant, nous semble d'abord avoir la particularité de cristalliser des représentations fantasmatiques, de polariser des idéaux, de faire produire des discours. Dans les discours des acteurs du « web 2.0 », c'est bien cette dimension projective d'une dénomination qui est particulièrement frappante. Parmi ces représentations, le « web 2.0 » réactive des idéaux fondamentaux du web, et plus largement des utopies de la communication, en particulier celle du collectif et de la communauté (Flichy, 2001) : *communiquer*, c'est précisément faire du commun, faire œuvre collective. De la sorte, décliner le « web 2.0 » à travers différentes formes sur Internet, c'est évoquer et provoquer, systématiquement, une réinterprétation des modes de communication sous l'aspect d'un enrichissement de leur dimension collective, commune, participative.
- [5] Du « Web 2.0 », nous ne donnerons pas de définition. Ce signifiant est moins un concept qu'un appel à l'action, il est moins un phénomène qu'une *réquisition*, au sens où l'entend Yves Jeanneret, citant le travail de Sarah Labelle (2007) : « Une double supposition (que ces réalités existent déjà et qu'il faut les faire exister) produit, selon la formule de Sarah Labelle, une *réquisition*, un appel irrésistible à agir dans ce nouveau cadre. Une nouvelle forme de communauté est déjà là, à portée de click, il faut être dedans sous peine d'être en retard d'une culture » (Jeanneret, 2007).
- [6] Dynamique clairement mise en valeur dans la recherche sur un « référent imaginaire global » comme l'« interactivité » (Guéneau, 2005).
- [7] « [L]es objets techniques particuliers que sont les médias [...] ne traitent pas seulement la relation de l'homme aux forces naturelles, leur rôle est avant tout de modifier les rapports qu'entretiennent les hommes entre eux par la communication » (Jeanneret, 2001).

- [8] A l'appui de ce choix de corpus, on peut d'ailleurs préciser que les formes éditoriales en ligne tendent à se normaliser, et que les CMS utilisés ont un pouvoir formatant pour la communication. L'image du texte (Souchier, 1998) se standardise, et des formes éditoriales visant aux mêmes types de réalisations sociales ont tendance à adopter les mêmes signes pertinents.
- [9] Le présent article a été conçu en relation avec les travaux menés au sein du programme blanc *Tramedweb* de l'ANR, qui réunit des chercheurs du Laboratoire MoDyCo (Université Paris X), du Groupe de recherches interdisciplinaires sur les processus d'information et de communication (CELSA, Université Paris IV) et du Laboratoire Culture et Communication de l'Université d'Avignon. Ce programme de recherche porte sur les traces d'usage sur Internet, et propose d'approfondir, dans l'analyse des écrits d'écran et des textes de réseaux, la question de l'inscription matérielle des pratiques dans les textes.
- [10] Cela n'efface nullement, pour autant, le risque majeur que représente la disparition d'une ressource sur le serveur qui l'accueille, ce que l'usage courant nomme de manière imagée le « lien mort ».
- [11] Dans un article paru dans le collectif *L'aventure des écritures. La page*, Emmanuël Souchier note l'enchâssement de cadres que représentent le cadre matériel, le cadre système, le cadre logiciel, à quoi s'ajoutent encore les cadres éditoriaux des sites Internet (Souchier, 1999) : il est intéressant que la pratique du *bookmarking* se soit progressivement déplacée de l'un à l'autre de ces cadres, le signet perdant son inscription matérielle dans le livre pour entrer dans des représentations en abyme dans le système et le logiciel, avant de trouver une existence sémiotique dans les cadres éditoriaux du *social bookmarking*.
- [12] J'emprunte ici à Emmanuël Souchier le titre de son Habilitation à diriger des recherches (Souchier, 1997).
- [13] *Internet Explorer* est un exemple typique du fonctionnement « primitif » des liens d'un navigateur ; *Opera* ou *Firefox* ont évolué plus fortement et proposent des fonctionnalités plus complexes, plus riches, très comparables à celles des sites de *social bookmarking*.
- [14] « Nous nommons architextes (de *arkhè*, origine et commandement), les outils qui permettent l'existence de l'écrit à l'écran et qui, non contents de représenter la structure du texte, en commandent l'exécution et la réalisation. Autrement dit, le texte naît de l'architexte qui en balise l'écriture. Structure hybride, héritée tout à la fois de l'informatique, de la logique et de la linguistique, l'architexte est un outil d'ingénierie textuelle qui jette un pont nécessaire entre la technique et les langages symboliques » (Davallon *et al.*, 2003, p. 23-24).
- [15] « Inorganisation = inconclusion », écrivait Barthes dans ses notes (Barthes, 2002, p. 36), au moment d'expliquer son choix de délivrer ses cours par fragments et dans un ordre aléatoire – *Comment vivre ensemble* se déroulant d'ailleurs selon un ordre alphabétique. d'une certaine manière, c'est la même dynamique qui empêche l'utilisateur de ce site de conclure spontanément à une personnalité particulière à partir d'une présentation de ses catégories qui serait hiérarchisée.
- [16] http://www.wcom.fr/coomcoom/pages/onglet_explication.htm.
- [17] De manière similaire, le site peut proposer d'« inviter un Coomnauter » dans une « coomunauté »... cette proposition ne signifie pas qu'un utilisateur du site en invite un autre, et qu'une sociabilité a été fondée par le biais de la structure éditoriale, mais que l'utilisateur peut entrer une ou plusieurs adresses email dans un architexte : les liens de sociabilité sont extérieurs au site.
- [18] Pour une approche sociohistorique de cette notion, voir par exemple le travail de G. Leclerc (1996 et 2001)
- [19] Les grands sites anglo-saxons que sont *Furl* et *Delicious* encadrent la lecture de manière comparable, par l'ajout de boutons idoines au cadre logiciel du navigateur, de sorte qu'une page parcourue devient, en un geste d'activation par l'internaute, une ressource indexée.
- [20] A titre de comparaison, le design épuré et la présentation simplifiée des signets dans un grand site de

social bookmarking anglo-saxon comme *Delicious* relève de l'inscription de ce type de sites dans un projet centrifuge d'exploration du web.

- [21] On reconnaît dans ce type de perception des rapports de l'individu aux réseaux une forme de projection d'utopies et d'idéaux communicationnels qui caractérisent aussi les travaux de Ted Nelson, pour ne prendre que cet exemple majeur. L'idéal littéraire de Ted Nelson est en effet de parvenir à une forme de textualité que l'individu peut investir, non plus en subissant l'ordre – « séquentiel » – de la lecture, mais en le faisant correspondre à son idiosyncrasie (Nelson, 1981) : l'hypertexte à venir – dans le projet *Xanadu* – serait ainsi le texte même du lecteur, celui de ses associations d'idées.
- [22] Le « web 2.0 » est alors qualifiable d'objet *trivial* (Jeanneret, 2008), tenant son existence sociale de ses circulations, de ses usages et de ses réappropriations. S'il n'est pas un concept, s'il est si labile, c'est parce qu'il est polymorphe, changeant au gré de ses défenses et de ses illustrations.

RÉSUMÉ

Français

Cet article propose d'analyser les formes éditoriales d'un ensemble de sites francophones du social bookmarking. Cette étude prend en considération les dénominations de cette pratique, pour la réinscrire dans la symbolique culturelle de la manipulation des textes. Elle propose en outre d'établir, à partir de l'implication individuelle dans le collectif, les représentations par lesquelles les internautes, en composant une pratique des sites, donnent une teneur et une consistance aux idéaux du « Web 2.0 ».

Mots-clés

sémiotique éditoriale écrits d'écran web participatif web 2.0 anthropologie des pratiques culturelles
social bookmarking imaginaires médiatiques

English

This paper offers an approach to "social bookmarking": four French websites are described here, with regards to their cultural signification. "Bookmarking" can be considered a traditional intellectual and cultural activity: this symbolic level must be taken into consideration to understand how people act on the Internet, and how they attach value and meaning to their actions. Individual participation into collective structures is a social representation that leads from social bookmarking to the ideologies of Web 2.0.

Keywords

editorial semiotics web writing participation web 2.0 anthropological approach to cultural practices
social bookmarking media imagery

PLAN DE L'ARTICLE

Introduction

Une continuité des ruptures

Fantasmes anciens, promesses nouvelles

« Lire & écrire : éditer »¹²

L'utilisateur et ses collectifs : vers une dynamique des idéologies

D'interstitiels espaces entre soi et les autres

Une fabrique des identités

L'usage des réseaux, une pratique politique
Conclusion



en mode Zen

[Sortir du mode Zen](#)